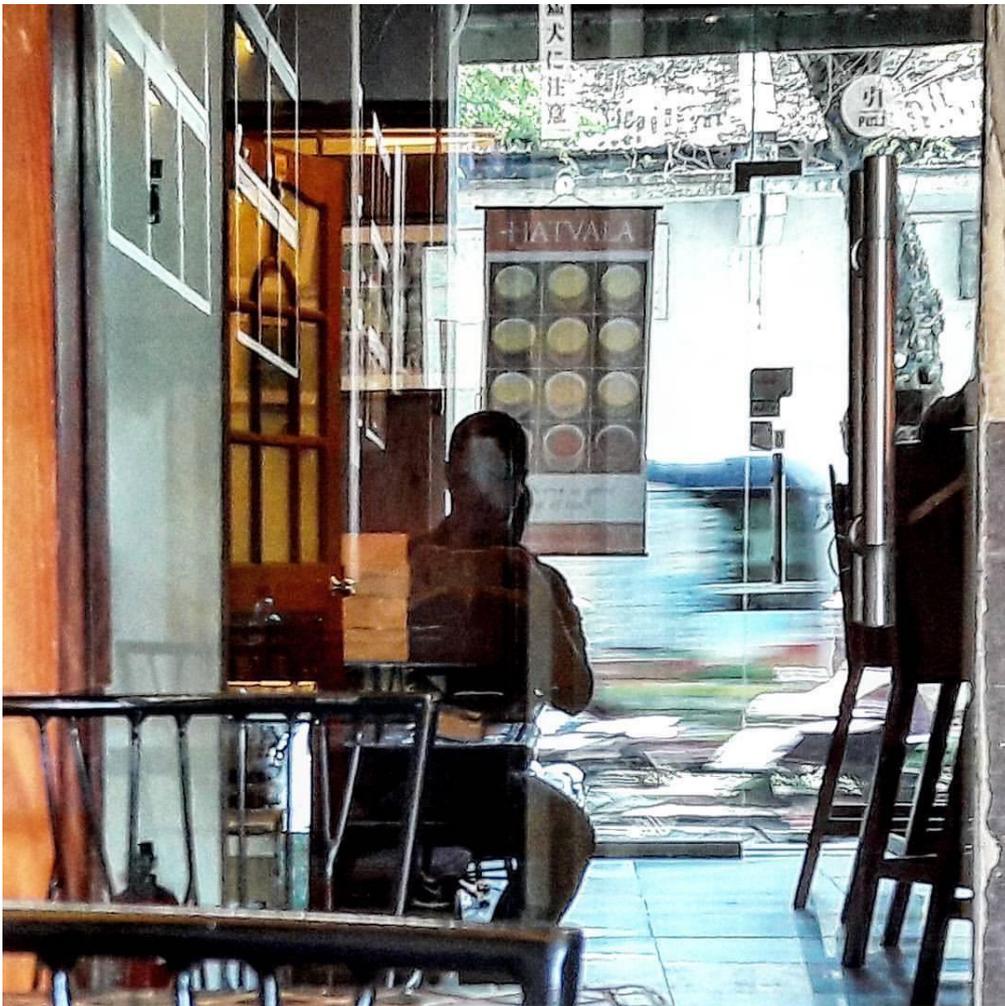


RETOUR SUR SOI

Anh Mat



Editions QazaQ

ISBN : 978-2-49283-50-9

Seul, l'aller-simple en main, le doute t'envahit. Comment ne pas remettre en question les raisons secrètes de ton départ ? Toutes t'apparaissent soudain si absurdes.... Aux portes de l'aéroport, il est encore temps de faire demi-tour... Et si la photo du passeport te trahissait ? Tu n'es peut-être pas ce nom, ce prénom, ce visage si juvénile pour son âge, ce mètre soixante-dix-neuf aux yeux marron. Et si tu n'étais pas celui que tu t'apprêtes à quitter ?

L'agent fixe de longues minutes la pièce d'identité. L'air suspicieux, il compare la photo avec le visage puis tamponne le document. Devant la porte d'embarquement, tu fais la queue pleine de touristes français, tu fais semblant d'être d'ailleurs, d'une autre nationalité. Tu joues à l'étranger, si bien que tu finis par en perdre ton français. Les mots composant ta langue n'ont désormais plus de logique, plus de fonction, plus de règle ni de lien entre eux, ils sortent des bouches sans ponctuation pour formuler un brouhaha inintelligible. Tu pars peut-être pour déraciner la parole de sa langue natale. Parce-que tu ne sais plus écouter ni parler. Tout échange anodin est source de malaise : l'hôtesse s'approche de ta rangée, ça va être à ton tour de parler. Sans masque sous la main derrière lequel te dissimuler, l'idée même de lui adresser la parole te pétrifie. Quand tu t'entends parler, tu as souvent le sentiment que ta voix trahit ton identité. Tu ne sais plus dire Je, ne sais plus incarner le français. Le malaise est vertigineux. Tu parles faux. Ton visage désaccorde ta voix. Il est grand temps de partir ailleurs, faire de ta langue maternelle une étrangère, là où tu n'es encore personne, vierge de toute histoire, de toute parole. Il est grand temps d'habiter une langue inconnue, de prendre de la distance avec le français, le préserver des discours, le réserver pour écrire uniquement.

L'ailleurs n'est pas si loin, à douze heures trente de vol et deux plateaux repas. Sur l'écran du siège, une étrange carte du monde. Ton pays natal est déjà loin. Il reste encore quelques lieux, des visages, des semblants de voix... mais pour combien de temps encore ? Est-il possible que tu oublies celui que tu incarnais jusqu'à aujourd'hui ? Es-tu déjà mort, quelques heures après ton départ ? Que reste-t-il de toi dans les autres laissés derrière ?

Dans la turbulence, une vieille peine à rejoindre son siège. L'hôtesse la supporte du bras. L'avion survole à présent l'Inde. Tu ouvres légèrement le hublot, dessines dans les nuages une rue, un visage d'Indien de Calcutta. La pensée voyage là où tu n'as jamais posé pied. Tu imagines une mer, plonges dans l'immense étendue d'eau noire. Il te semble apercevoir une ombre sur le radeau. Tu la salues furtivement de la main, mais elle ne répond pas. Celui que tu étais t'a déjà quitté.

Tu portes le nom d'un mort. Le mort que tu es. Celui que ton nom a un jour été, il y a des siècles, sur une embarcation de réfugiés, l'ancêtre sans papier vola l'identité d'un certain Lý, mort de dysenterie cholérique, jeté par-dessus bord durant la traversée. Ta signature porte encore son cadavre. Quand le mort dans ta tête continue de parler, tu écoutes inquiet sa voix hallucinée, retranscris ce qu'elle te révèle. Tu essaies de la restituer du mieux possible, sans la trahir. Il t'arrive même d'errer toute la nuit, d'un pronom l'autre, à la recherche du mort à qui tu as usurpé l'identité...

D'ici le ciel semble en guerre, lutte de corps gazeux, muscles de coton contractés, les nuages s'entretuent. La ville est encore invisible à cette altitude. Tu amorces la descente sur son anonymat.

Elle n'appartient à aucun pays, sans passé, une ville toujours à venir, une ville qui attendait ton corps pour commencer à exister. Tu t'agrippes au siège. Plus l'avion perd de l'altitude, plus le visage de la ville te rentre dedans. Un seul regard suffit pour démentir les supposés savoir, les ouï-dire à son sujet. Toutes les attentes déjà déçues, démasquées. L'air a goût de pluie chaude, de fruits gâtés. La ville s'agglutine aux rambardes du hall d'arrivée. L'entrée de l'aéroport lui étant interdite, elle guette au loin l'arrivée des proches, dans l'attente, elle imagine leurs dégaines, leurs têtes, se demande s'ils ont changé depuis leur dernière rencontre. Un jour prochain, c'est peut-être elle qu'on viendra accueillir. Toi la ville ne t'attendait pas. Tu n'étais pas prévu, personne prévenu. Dès tes premiers pas dehors, un soupçon flotte dans l'air. Tu traverses la rumeur en pressant le pas. Tu ne te sens ni loin ni chez toi, si proche de l'anonymat tant convoité. D'ailleurs, qui es-tu ? Qu'es-tu venu faire ici ? La ville est quelque peu méfiante à te voir ainsi passer, toi qui n'as ni le visage du quartier, ni celui du pays... Tu écoutes parler sans comprendre la langue, soulagé d'être enfin débarrassé du sens des mots. Tous t'arrivent à l'oreille comme un nouveau-né. Tu es submergé de sonorités, de tons, de débits. Ton silence se mêle aux accents, aux voix, toutes anonymes.

Tu hésites à prendre le carnet. L'angoisse est encore vierge de mots. Tu n'as aucune confiance en la voix qui t'habite. Tu te sens encore trop dépaycé. L'illusion du voyage, aussi loin soit-il, n'a jamais sorti l'homme de sa propre tête. Il faut attendre avant d'écrire à nouveau, ne pas écrire dans la précipitation, sans cesse en mouvement, sans vide. Ne pas plaquer des mots sur le mot voyage mais désaltérer sa soif d'inouï. Refuser d'écrire la ville comme un rat de laboratoire. Rester l'objet d'étude, l'expérience même. Refuser de déguiser l'ennui en visite, la dérive en exploration. Ne pas écrire la surface, les différences évidentes. Certes l'ailleurs n'est pas sans visage, sans couleurs singulières, certes l'ailleurs est culture, cuisine, costumes, paysages, coutumes, croyances, légendes, histoires de guerre. Certes l'ailleurs semble spectaculaire, pittoresque, folklorique, insolite, autre... à première vue. D'où le besoin d'attendre qu'il se dissipe. Ne pas écrire le dépaycement mais au contraire, prendre le temps d'assister à son effondrement. Attendre, parfois longtemps, que s'effrite l'illusion de découvrir, de dénouer, et enfin distinguer le même sous l'apparat du différent. Ce que tu écris s'écrit n'importe où. Les paysages, les goûts, certaines rencontres, appartiennent au folklore du voyage, mais une fois resté assez longtemps quelque-part, une fois l'inédit épuisé, on recommence à s'ennuyer, et on revient vite en soi. Les livres lus ressurgissent, leurs voix se collent à la ville inconnue, à la langue étrangère. On retrouve sa solitude, intacte, prête à ouvrir un livre, prête à écrire...

La rumeur gonfle, le vent s'intensifie. Tu montes dans un taxi sans préciser ta direction. Tu rentres dans la ville comme dans un livre ouvert au hasard. Et la venelle inconnue il y a encore quelques mots ouvre un chemin menant déjà quelque part, entre deux murs, deux parois vertigineuses. Es-tu au fond d'une crevasse ? On distingue à peine le ciel derrière les fils électriques. Tu te sens ici plus éloigné des astres qu'ailleurs. Le moteur gronde, il y a un fleuve derrière. On ne voit pas l'eau mais on la devine à l'odeur, à la lumière au bout du tunnel qui s'amenuise, mètre après mètre, jusqu'à disparaître du rétroviseur. Dans le noir, tu entrevois un autre monde, un autre espace, une autre loi. Il y a en toi une ville dont tu ignores encore l'étendue...Tu commences à distinguer des lignes, des routes, des maisons, pas le temps de lire le nom des enseignes, d'identifier distinctement la couleur des murs, les visages croisés. Les mots courent après l'oubli des choses qui s'éloignent dans le rétro. Reste le reflet du travelling qui s'enfonce dans la venelle. Autour tout est noir. Ce que le miroir reflète est invisible. Le rétroviseur est l'unique porte d'entrée. Il faut sauter en marche, plonger dans son reflet, se laisser aspirer avec les éléments...

Le taxi s'arrête. Une maison. Un vieil homme torse nu, sur sa chaise, au pas de la porte d'entrée. Toi qui pensais n'être que de passage, combien d'années es-tu resté ici, avec les livres et le carnet ? Combien d'années à ne jamais sortir, si ce n'est pour manger ? As-tu parcouru des milliers de kilomètres pour t'enfermer dans une chambre ? Finalement, tu n'as fait que déplacer ton refuge dans une autre rue. Mais le refuge est le même. Et tu t'y terres pour les mêmes raisons que dans « ton » pays. Les jours sont désormais anonymes, les aiguilles tournent sur un cadran sans chiffre.

Tenter d'aller se coucher après un vol long-courrier, c'est attendre vainement le bout d'un jour qui n'a jamais commencé. Il faut chercher dans son lit bon nombre de stratagèmes pour espérer trouver le sommeil : un... deux... trois... quatre... quinze... trente... soixante... cent... trois-cent... Décidément, tu connais encore par cœur ta table à compter les secondes, toi dont les cancre insomnies n'ont jamais su compter les moutons. Les heures ne sont plus les heures, plus que des chiffres que l'on regarde à son poignet pour faire comme si elles avaient encore une incidence mais elles semblent ne plus passer, seulement flotter, comme en suspens dans la fatigue. Le jour se lève n'importe quand, alors que mon corps lourd de vertiges chancelle sous le soleil de la nuit. Tes paupières à moitié closes laissent entrevoir un regard hagard sous deux poches de cernes, deux valises pleines à craquer de rêves posées sur le pas de la porte d'un sommeil qui ne vient toujours pas. Quelle heure est-il ? Une heure du soir ? Treize heures du matin ?

Chez soi, quand la faim vient vaincre la paresse de se faire la tambouille, on peut toujours abréger la corvée et même finir par manger à n'importe quelle heure dans sa poêle ce qui reste au frigo d'encore mangeable. Mais en voyage, à l'hôtel qui plus est, où l'on ne peut cuisiner dans sa chambre, on est condamné à sortir de sa tanière pour se restaurer aux horaires indiqués, aller se taper le rituel et toute la perte de temps des dîners dehors: les convenances du serveur, l'attente suffocante entre les plats, le regard jamais las des autres clients sur ce pauvre type dînant tout seul.

Quelque peu méfiant du regard de la ville à ton égard, tu choisis de te restaurer dans la maison d'hôtes, juste en bas. C'est là une triste cuisine où personne ne mange, pas même les fantômes des clients que cette affaire en faillite n'attend plus. Le premier soir, tes hôtes tous hypnotisés devant la télévision se frottaient même les yeux pour être certain que ta présence n'était pas un mirage, ils hésitaient à te donner le menu pensant peut-être que tu t'étais trompé d'endroit. C'était pourtant bien là que tu voulais dîner, dans cette salle à manger vieillotte et poussiéreuse, jaunie comme une vieille photo oubliée dans un tiroir. La bouffe était infecte, à peine mangeable. Très cher pour ce que c'était. Mais au fond qu'importe, c'était là le prix de la tranquillité.

Après quelques mois, plus personne ne se pose de questions et tous semblent même heureux que tu les sortes de leur constante inactivité, leur offrant un peu du travail pour lequel ils sont embauchés. Tu as même fini par échanger quelques mots inutiles avec le vieil homme après avoir bu une cinquième bière. En picolant un peu, le sommeil viendra peut-être plus facilement.

Le jour se lève. La nuit tombe. Il pleut ou pas. Les secondes passent comme un nuage. Ton regard à travers la vitre est un soupir. Je ne lutte même plus. Ce n'est pas le monde qui te lasse, mais mon regard sur lui. Il est temps de se taire, laisser macérer son désir de parler. Interrompre la conversation avec soi. Reprendre celle avec les autres.

Pour l'homme torse nu, les jours semblent n'avoir ni début ni fin. Sa vie n'est plus qu'une succession de secondes interrompues par des siestes. Sans horaire, il s'endort et se réveille n'importe quand, se nourrit de restes froids encore sur la table. La nuit tombée, il lit tout bas la parole de Bouddha, pour digérer. Une fois le livre fermé, il regarde le catch américain à la télé. Devant les combats qui se succèdent, ses yeux brillent, c'est un regard d'enfant. On l'entend souvent pouffer de rire, seul dans la nuit. La tristesse que dégage son rire épuisé semble infinie. Qu'a-t-il vu, qu'a-t-il subi pour être ainsi aujourd'hui ? Le vieil homme est marié avec une institutrice. Il ne lui parle presque plus. Elle feint de ne pas s'en soucier, passant d'une pièce à l'autre, le sourire aux lèvres. Les couloirs disent qu'elle se serait endettée auprès d'un mafieux du quartier. Elle aurait même laissé en gage — à l'insu de son mari, de leurs enfants — le titre de propriété.

Ça fait déjà longtemps que tu es ici, tu ne connais même pas les rues alentours. Tu les imagines au bruit qu'elles font parfois, le soir. De ton balcon, au deuxième étage, la vue obstruée par une façade, tout le quartier est en toi. À quoi bon l'explorer ? Quand tu entends une voix un visage aussitôt apparaît, quand tu entends des sirènes de pompier, tu vois déjà un bâtiment brûler, et quand tu entends le silence, tu contemples encore la rue déserte... C'est toi qui bâtis la ville dans laquelle tu as échoué.

Les couloirs disaient vrai : les dettes s'accumulent. La famille perd sa maison. Tu entends encore les hurlements, le drame s'échappant tu sors pour manger une soupe, et encore, tu préfères presque te réchauffer des nouilles instantanées et les ingurgiter sur le lit des fenêtres. Tu entends aussi, le silence du père devant la télé éteinte, et les livres bouddhiques qui eux-aussi restent muets.

Ils partent en douce une nuit, à l'insu des voisins (au tien aussi), s'évitant ainsi regards et chuchotements humiliants. Qui sait où ils ont échoué depuis ?

Contraint de partir, tu dérives dans le centre, en face de l'opéra, à l'Eden cinéma. Ce n'est plus celui de Duras. On y joue plus du piano, on y passe aucun film : l'Eden est devenu une galerie marchande en faillite. À l'étage, quelques appartements à louer. Tu habites 15 mètres carrés, au quatrième d'un vieil immeuble aux murs jaunes et gorgés d'eau. Les couloirs puent le poulet grillé, l'héroïne, la pisse de chat. Ici l'écho de ton pas te précède. Des sacs plastiques jonchent le sol carrelé. On vient de brûler de l'encens. Tu entends un nom scandé, un rire bref, les pleurs d'un bébé... Tu t'enfonces un peu plus dans l'inconnu, passes devant des pupitres en bazar, ruines d'une école échouée là dans le couloir. Elle n'a pour élèves que quelques fantômes. Tu croises le regard méfiant des portes, chacune si différente : porte bleu-ciel cadénassée, porte en faux bois défoncée, porte absente, porte à la petite boîte aux lettres verte, porte surveillée par l'esprit des morts, porte entrouverte sur une chanson, porte qu'on ferme à double tour derrière ton passage. Sur chacune d'entre elles, un numéro, comme à l'hôtel. Sauf

qu'ici, ils sont dans le désordre. On passe du 23 au 57. La logique du lieu t'échappe. Tu tournes à gauche : la lumière du jour déchire l'obscurité du couloir en deux. Tu prends un autre escalier, bien plus étroit. Au bout de la course, tu es enfin chez toi. La ville est de l'autre côté, à peine audible derrière le mur porteur. Partout barreaux et grillages par endroit troués, comme si certains avaient cherché à s'échapper...

Ici commence la cohabitation avec le dernier « ami ». Entre guillemets oui, parce qu'avant de le rencontrer, ta faculté d'amitié était déjà bien entamée, pour ne pas dire épuisée. L'autre susceptible d'être à l'écoute, l'autre digne d'être écouté, ne se rencontre pas en personne. Tu savais qu'il serait ton dernier « ami » n'ayant jamais ressenti de la fraternité pour lui. À travers lui, tu te vengeais de tes amitiés déçues, mortes il y a longtemps, restées sur l'estomac, du dire à dénouer. Tu exerces sur lui une emprise considérable. As-tu imposé cette emprise ? Ou est-ce lui qui s'est soumis dès le début ? Tu le sais faible et influençable. Sa nature manque de naturel. Chaque jour tu lui fais payer le prix de vivre à tes côtés. Tu te venges des humeurs dans lesquelles sa présence te plonge. Il t'arrive de le mener au mépris de lui-même, aux larmes de honte, de gêne.

Ainsi, tu as fini par l'écouter parler jusqu'à la nausée, observant son numéro, sa tragédie. Il ne peut d'ailleurs la jouer seule. Il a besoin de toi, toi tenant bien malgré toi le rôle de celui qui ne peut en placer une. À vrai dire, tu ne l'écoutes même plus, ne fais que le regarder parler. Ce qu'il raconte devient un bruit de fond. Ton attention est ailleurs, avec ta pensée. Tu te dis que désormais, tu n'honoreras plus vos rendez-vous, tant ceux-ci sont devenus prévisibles, ennuyeux. Ta honte pour lui te fait honte. Avant, c'était au moins un colocataire avec qui tu parlais d'écriture, de lectures, de musique. Pas forcément une amitié, mais une camaraderie possible. Et puis en quelques semaines, un mois pas plus, il s'est métamorphosé en changeant de travail, il ne se rendait même plus compte, la façon dont il parlait, son cirque incessant. Ce n'était même pas risible. Il a décompensé dans l'hystérie la plus vulgaire qui soit. À quoi bon s'acharner : vous n'avez jusque-là échangé que des malentendus ne concernant que la solitude de chacun. Et puis il te faut respecter ta première résolution : ne plus avoir de relation en français.

Tu aimerais aussi t'affranchir de tout devoir familial. Tu penses souvent aux liens du sang que tu partages avec le pays. C'est aujourd'hui une certitude : tes origines vietnamiennes n'étaient là qu'un prétexte pour partir. En vérité, elles ne sont presque rien. À peine une vague origine sur ton visage et ton nom. Alors pourquoi aller à la rencontre d'une famille inconnue ? Les liens du sang ne garantissent aucune accointance, ne justifient aucun devoir de rencontre... pourquoi te contraindre à des obligations familiales fictives ? C'est décidé : ce sera ta dernière cérémonie. Après aujourd'hui, ne te sens plus contraint ni obligé de faire écho, de donner suite à quelconque ordre ou date de rassemblement. Oui, à partir d'aujourd'hui, tu ne feras écho et partage qu'à des rencontres choisies.

Certains joignent les mains, ferment les yeux comme pour chercher derrière leurs paupières closes un lieu, un endroit où parler à la morte. Les gens présents sont pour la plupart très religieux. Tu remarques en retrait la silhouette d'un homme très âgé fixant la tombe de la défunte. Il est resté quelques minutes à peine. Puis il est parti. Tu aurais aimé t'adresser à lui, comme ça, par curiosité. Personne ne connaissait son identité. De quelle histoire cet homme était-il le fantôme ?

Vers la fin, la mémoire était déjà complètement égarée. À choisir, elle serait partie un peu plus tôt. La vie s'est finalement accrochée à elle bien longtemps. Depuis cinq ans, il ne restait d'elle plus grand-chose, tout au plus un corps engourdi qui tenait à peine debout, s'endormait, se réveillait dans une existence sans horaire, une vie de secondes où ne restait rien, ni lieu, ni connaissance, plus rien des noms, plus que l'anonymat d'inconnus de passage, ça pouvait être un fils, un ancien amant, un père, une sœur, toute personne croisée redevenait pronom dont elle ne savait rien, même l'identité des sexes était confuse, elle ne voyait plus que des présences qui apparaissaient pour aussitôt disparaître à jamais. Il n'y avait plus d'histoire possible en elle, tout était flou, hasardeux, tout était blanc comme un texte écrit dans le noir, blanc comme son regard flottant sur la ville, elle y marche, tu la suis, elle devient ce travelling tremblant, sa maladresse est devenue ton allure, tu ne reconnais ni son visage, ni sa voix, tu la reconnais seulement aux gestes, alors tu l'écris en mouvement avant qu'elle disparaisse elle aussi, dans l'oubli.

Tu lui tiens la main, tu la soutiens de peur qu'elle ne trébuche, qu'importe qu'elle ait oublié qui tu es. Les derniers jours, entendait-elle encore, même de très loin, ces voix se relayant tour à tour à son chevet ? Ces voix qu'elle ne reconnaissait plus et qui malgré tout tentaient vainement de l'accompagner ? Est-ce la voix de sa mère, celle de son petit-fils, de sa sœur, de ses enfants se disputant déjà l'héritage ? Est-ce la voix de gens venus comme ça, parce que c'est leur métier, la voix d'un docteur, d'une aide aux personnes âgées, d'une infirmière, peut-être est-ce la voix d'un moine ? Qui sait ? Sans parole, les regards sont bien vides. Plus de trace d'histoire. La fiction aussi l'a déjà quittée. Reste un semblant d'existence qui continue, pour quelques minutes encore, quelques secondes... cinq, quatre, trois, deux, une : c'est fait. L'écriture est sans famille.

Tu pars pour la première fois dans le Delta. C'est pourtant bien d'un retour dont il s'agit, retour sur un lieu inconnu de toi, mais connu de ton nom. Tu ignores encore la durée du séjour. Tu n'as bien sûr aucun plan, aucun but, si ce n'est d'aller t'ennuyer ailleurs... L'ennui est important, sans lui pas d'écriture. N'est-il pas intimement lié au geste de créer ? C'est lui qui te sauve, sans pour autant soigner. Quand tu te cognes ainsi, contre le mur d'un regard dans le vide, reste-t-il quelqu'un en toi ? Quelques lambeaux d'identités à rapiécer, dans le désordre. Dans ces moments-là, ta présence est hypothétique, nulle part et partout à la fois, tu n'arrives plus à te persuader qu'il reste quelqu'un en toi. Tu ne fais rien, tu laisses l'angoisse te submerger, enfermé dans une chambre à l'heure : quatre murs, une grande ampoule déversant sa lumière blanche et cadavérique, comme pour tuer toute intimité possible, comme pour montrer précisément, sans rien omettre sur son passage, à toute personne qui entre, la froideur de cette pièce. Elle semble faite pour n'accueillir personne, en particulier ta présence. Tu es si mal à l'aise, ne sais pas où t'asseoir, ne sais pas non plus où rester debout... les quelques objets posés sur le bureau semblent te mépriser. La lumière blanche ne laisse pas une ombre où cacher ton embarras. Tu ne fais rien, regardes de toutes parts, à la recherche d'une issue où t'échapper. Cette chambre et toi avez un point commun : le sentiment d'abandon. Seul sur le lit, tu ne t'es jamais senti aussi seul, aussi loin de ta langue. La nécessité d'écrire s'impose à ta conscience. Tu te saisis du carnet et sors précipitamment. L'appel de l'eau, oui, le fleuve te réclame. Sur le chemin, longtemps que tu ne t'étais pas senti aussi calme. D'abord quelques pas dans les rues mortes de chaleur, traversée d'un petit pont aussi désert que ta pensée. Ton regard s'allège, tu ressembles à un enfant heureux d'être enfin de sortie. C'est tellement rare avec toi, sortir ! Tu trouves toujours un prétexte pour rester cloîtré. Si encore tu faisais quelque chose de ton temps... Mais tu

restes assis là, à ne rien faire, confiné dans ta chambre. Quand tu ouvres les yeux, tu ne vois rien. Nuit et jour en toi et tes ténèbres. On surprend parfois tes lèvres murmurer quelques mots, des bouts de phrases entrecoupées de silence. À croire que tu passes ton temps à discuter avec des fantômes, des absents qui jamais ne répondent.

À partir d'aujourd'hui, tu te promets d'aller marcher tous les jours, peut-être même te procurer un appareil photo. Que risques-tu ? Habitué à l'enfermement, tout t'émerveille : le vent dans les arbres, le halètement du chien derrière toi, deux hommes en débardeur blanc qui t'emboitent le pas, te montrent le chemin... Tu suis. Après une centaine de mètres, tu finis par t'enfoncer dans une allée un peu sombre, là où la rue goudronnée s'arrête : tu te sens immédiatement ailleurs, hors de la ville, au bout d'un monde sans route. Tu sens que tu t'approches de l'eau. Tu l'entends. Le vent est frais. Ça sent l'urine aussi, probablement celles des marins qui pissent leurs bières là, contre le grillage. Puis l'odeur de l'eau, du bois mouillé, celui des barques. Ce n'est pas un port, c'est un rebord large d'un mètre où l'on peut s'arrêter, s'asseoir. On peut grignoter et boire. Parfois ils sont sur un bout de trottoir, en plein cœur de la ville, ou au fond d'un immeuble, ou bien comme ici, un lieu tranquille, à l'ombre, dans le courant d'air, sous quelques arbres, au bord du fleuve. Tu regardes les bateaux. Tous portent un désir de départ. Oui, quitter la terre avant la nuit, sans raison, partir pour partir, voguer n'importe où... n'être que de passage. Ne jamais s'arrêter. Tu te dis tout ça assis là, immobile, la bière chaude diluée dans les glaçons, tu rêves tristement, avant que la nuit ne tombe. L'un des débardeurs s'adresse à toi, te demande si tu habites le quartier. Il te regarde étrangement mais te parle en vietnamien. Tu lui réponds avec l'accent des gens de passage. Tu ignorais que tu parlais la langue. C'est sorti d'un coup. Tu as l'air d'un muet qui vient de retrouver la parole. Le débardeur aussi est un peu troublé, il ne peut deviner d'où tu viens. Pourtant il ne te demandera rien. Il n'est pas curieux, et tu l'en remercies. Peut-être t'a-t-il pris pour un homme d'ici ?

Tu n'arrêtes plus d'avancer, tu chevauches des moteurs, prends des bateaux, traverses des fleuves, des marchés, tu rejoins des quartiers bourgeois, tu te mêles à l'étouffante promiscuité d'un désespoir gai, flot d'existences esseulées, foule qui tourne en rond sur les chemins climatisés des palaces et centres commerciaux, kilomètres de couloirs vitrés où la foule continue le sèche vitrine, sans salive, sans aucun désir d'achat, chacun n'est plus qu'un reflet parmi d'autres passant dans le brillant des pierres bon marché, la pensée nauséuse de codes-barres et de prix, numéros scintillants, soldes jusqu'à quatre-vingt-dix pour cent, liquidation exceptionnelle, mort assurée.

Tu marches jusqu'à épuisement dans la nuit, sans but, tu ne rates aucune aube ni aucun crépuscule, tu marches comme si ne plus bouger était gâcher la chance d'être en voyage, comme si le voyage ne pouvait être que corps en mouvement, traversée dans les jours à ne faire qu'explorer du matin au soir, se goinfrer du regard bien plus que les yeux ne peuvent le supporter, comme si tu faisais là des provisions de paysages avant d'hiberner, comme si chaque seconde savait à son insu qu'une heure prochaine, le voyage aussi s'épuiserait.

Une fois traversées, l'oubli ne manque jamais de mettre les villes en ruines. Dans ta mémoire elles n'ont même plus de nom. Reste peut-être quelque-part en toi, de vagues souvenirs dont tu n'es plus certain qu'ils aient un jour eu lieu. Les routes, aussi différentes soient-elles, dans leurs détours ou

raccourcis, mènent toutes à la même pensée... douloureuse et désertée. Les doutes y sont intacts. Et la nuit reste la nuit, ciel noir criblé de plaies.

Tu as compris aujourd'hui que partir était un piège, piège que tu t'es toi-même tendu pour ainsi mettre ton corps en demeure d'écrire, au hasard des pas, renforcer le sentiment apatride de ton existence, confirmer que quel que soit le lieu, tu ne seras jamais chez toi. Et ce même en habitant une autre langue, langue qui t'accueille comme n'importe quel immigré... sans égard, sans répit. Les regards pèsent toujours. J'aimerais tant m'affranchir de ma différence, me refaire le portrait. Je ne veux plus porter ce visage d'étrange étranger, je ne peux plus habiter ce corps qui m'encombre de vertiges, de fièvres, de colères soudaines et sans objet. Qu'il serait parfois doux de devenir fantôme, la silhouette d'une présence qui ne fait que passer, comme ça, en coup de vent, errance anonyme d'un corps invisible dérivant... dieu sait où.

Tu te sens à présent chez toi dans cette chambre. Il a suffi d'y rester seul, de s'enfermer à clefs et écouter, lentement, battre son pouls, seul à s'en rendre fou, avec le silence de sa voix, les relents de sa boue... Il a suffi de suer dans les draps où la nuit se cogne à des absents venus hanter la mémoire de ton corps somnolant... Il a suffi, sans culpabilité aucune, de prendre le temps d'écrire, de lire, de se taire pour retrouver, dans cette chambre vierge de toute histoire, ta solitude... indemne.

Sur le chemin du retour, tu oublies le carnet. Tu l'imagines posé là, sur le siège du bateau, fermé sur des voix, personnages prisonniers de textes inachevés, pronoms abandonnés, sans domicile, sans livre, sans yeux de lecteur où prendre vie. Les pauvres n'attendent même plus, résignés, ils dorment d'un sommeil sans rêve, à même le sol des décors désertés par leur auteur. Tu abandonnes ici l'écriture manuscrite...

Retour, dans un appartement, au cinquième, pas loin du centre, juste à côté d'une pagode rouge et or. Tu vis de nuit. D'ennui aussi. Tu fumes à la fenêtre, t'absentes, deviens regard sur la rue désertée, ne reste plus que la couleur de la nuit, son noir bleu-gris, ses lumières orange-lampadaire. Tu restes là des heures durant. Souvent, après l'amour, tu fais sécher ta sueur dans le courant d'air. L'autre dort déjà. Tu la regardes dormir, joues à douter qu'elle ne respire plus. Puis tu sors nu sur le balcon. À cette heure-ci, la pagode illuminée ressemble au mat d'un navire dans le noir. On vient y quémander la fortune en brûlant trois bâtons d'encens, un homme accroupi cherche une veine au creux de son bras, son partenaire chauffe la cuillère au briquet.

Les chats bondissent d'un toit à l'autre, parfois ils restent silencieux, l'air hautain. Il arrive aussi qu'ils s'entretuent. Ces nuits là le silence est soudain fracassé par l'impact de leurs corps sur la tôle, tu ne vois rien là où tu es, mais les oreilles regardent parfois mieux que les yeux, leurs miaulements semblent rugir. Les combats finissent souvent par un long cri qui s'estompe dans un silence de mort, tu écris la dépouille du chat resté au sol, tu écris l'allure du vainqueur boitant, puis tu lèves les yeux sur les rues. Tu aimerais pouvoir saisir ces sons, ces points de vue.

Tu passes à l'iPad. Il devient l'unique outil de travail. Tu ne l'as pas lâché depuis. Sur quoi écris-tu en ce moment même ? Par terre, fesses nues sur le carrelage tiède, en tailleur, l'écran sur les cuisses, tu n'arrêtes pas d'écrire des phrases que tu jetteras au matin. Qu'importe, seul l'acte t'est nécessaire. Tu es l'homme qui à force d'écrire s'est métamorphosé en luciole, le regard sur l'écran qui luit, dans le noir tu demeures, dans le noir tu es, la lumière est celle l'espace que tu habites, ton tunnel à toi, celui des phrases qui avancent seules, au dedans, éclairées à la bougie, pas à pas, sur les traces de l'homme déjà passé par là, un jour, il ne sait plus quand, ou bien est-ce simplement une impression de déjà-vu ? Tu es sans passé, ta mémoire te précède. Tu écris ce qui parle tout seul en toi, essaies de retranscrire ce murmure le plus fidèlement possible, nécessité d'un geste quotidien à répéter, jusqu'à épuisement. Une fois la nuit écrite achevée, tu t'allonges et tombes de sommeil, à l'insu de l'autre qui pense avoir dormi contre toi toute la nuit...

Tu erres de plus en plus sur le web. Tu commences à trouver tes propres chemins. Tu y découvres des voix contemporaines jusque-là ignorées. Tu tombes sur un journal en ligne anonyme : « mettre au secret ». Tu y apprends que l'intimité peut toucher à l'universalité. Tu corresponds avec son auteur quelque temps. Tu commences à désirer ouvrir un espace mais restes paralysé par l'immédiateté du rédigé-publié. La nécessité de publier t'envahit. Le pseudonyme s'impose à toi, non comme nom d'auteur mais comme personnage, masque qui t'aide à supporter le passage à la lumière. Avant l'ouverture du blog, tu étais une suite de brouillons chaotiques. Sans contrainte formelle, sans projet, ni volonté d'être lu. Seul l'acte t'était nécessaire, un peu comme ces enfants qui gribouillent sur leur pupitre à l'école, quand ils s'ennuient en classe, l'air ailleurs. Tu écrivais ainsi, dans une sorte d'absence contre l'ennui, contre la mort. Tu n'es désormais plus livré à toi-même. Toi et le blog êtes dans un rapport qui ne cesse de te dépasser. Avant le blog, l'écriture était une chute dans le temps durant laquelle la dépersonnalisation était vertigineuse, jets d'écriture où la pronomination bougeait constamment, passait du « je » au « il » au « vous » au « elle »... c'était illisible, non destiné à être lu. Seule dans ta chambre, tu vivais la solitude comme un retrait du monde. En ligne au contraire, tu avais le sentiment de jeter ta solitude au milieu du monde. De ce malaise, le web te force à prendre une direction identitaire. Le blog peu à peu crée une nouvelle identité, identité portée jusqu'ici comme un masque. Tu t'es toujours senti multiple, fragmenté. Le fait d'avoir une présence sous pseudonyme donne à cette multiplicité un corps "numérique" avec lequel tu peux écrire publiquement, interagir aussi. Jamais tu n'aurais osé le faire en ton nom, en ton corps.

Du prénom ne reste que la première syllabe : Mat. Et derrière un titre, celui qu'une langue étrangère t'a donné : Anh. Dans le nord, ça se prononce presque Agne. On peut le traduire par frère, ou monsieur. Nous sommes tous des Anh. Anh est un pronom masculin. Et encore. Il n'est pas réservé aux mâles puisqu'il peut être aussi nom de femme. Anh Mat ouvre pour toi « les nuits échouées ». Tu n'as pas cherché le titre longtemps. Il t'est apparu et influencera par la suite la direction du travail. Un personnage se dessine au fil du blog : monsieur M. Il prend d'abord la forme d'un visage, puis d'un interlocuteur... enfin d'un lieu dans le néant. Il devient double derrière le "Je" toujours raturé, déguisé. L'entretien avec monsieur M. te plonge dans une crise pronominale sans précédent. Mener un entretien intime en ligne donne au lecteur, à la petite foule d'autres anonymes, une place. La présence du lecteur est désormais palpable. La solitude de l'acte d'écrire reste la même. Écrire en ligne ne change pas la solitude fondamentale de tout acte de création. Le web change la façon dont tu partages ta solitude. Même si tu n'y prêtes pas attention, la présence de l'autre, du lecteur, plane quelque part, autour de l'écriture. Et c'est là quelque chose d'inédit. Anh Mat et monsieur M. découlent directement du malaise avec l'autre, suite à ton passage au numérique...

Quand il apparaît sur le blog, (dès le premier billet c'était lui) Monsieur M. prend seulement la forme d'un visage. Un visage né publiquement, sous tes yeux et ceux du lecteur en même temps. Il prend ensuite la parole, en tant que double, en tant que « je ». Tu entends sa voix. Monsieur M. est l'adresse à laquelle Anh Mat écrit. C'est parfois Monsieur M. qui s'adresse à lui. Lui en tant qu'auteur ? Double ? Personnage ? Lecteur ? Toutes ces notions se confondent. Le lecteur peut avoir le sentiment d'incarner l'écriture, l'auteur, ou un personnage. Lors de son apparition, tu as vécu ce texte en tant que lecteur aussi. Tu es avant tout lecteur de ce qu'écrit ton écriture. Ta place a donc toujours été mouvante dans ce texte, d'où le doute permanent de l'avoir écrit. Jusque-là, monsieur M. était, au même titre qu'Anh Mat, un personnage du blog. L'espace du blog faisait partie intégrante de la fiction. Le lecteur également. Les billets s'accumulent, les années passent, l'écriture se sent à l'étroit. L'espace d'un livre commence à s'imposer. Tu décides de le retravailler hors ligne, revenir à ce texte dans l'intimité. Quand tu l'as soumis en vue de le publier, c'était pour t'en séparer. Tu regrettes parfois, d'en avoir fait un livre. Mais pour accomplir "la destinée" de monsieur M., il était nécessaire d'en faire un livre, l'espace clos d'un livre, pour qu'il ne t'appartienne plus, qu'il appartienne au lecteur uniquement.

Ta poche vibre. Message d'un numéro inconnu : *Félicitations, pour [monsieur M.](#) Je t'embrasse.* Ce n'est pas signé. Tu réponds « qui est-ce ? » C'était « l'ami » entre guillemets. Il a suffi que tu supprimes un jour son numéro pour oublier son existence. Le plaindre une dernière fois, soupirer, puis le laisser sans pitié à l'oubli, au souvenir d'une amitié qu'il semble entretenir seul.

Lors de la publication du livre, tu t'es demandé sous quel nom le publier ? Tu as gardé le pseudonyme Anh Mat, ce n'est donc plus vraiment un personnage. Il s'est rapproché de toi en publiant. Te séparer de monsieur M. a finalement donné naissance à Anh Mat en tant qu'auteur. Tu as également hésité à clore « les nuits échouées. » En congédiant monsieur M. tout en gardant ton blog, « les nuits échouées » n'étaient plus une part de la fiction d'un texte, mais devenait le site d'un écrivain.

Tu en as longtemps voulu à monsieur M., de t'avoir quitté si brusquement. Sa publication a rompu votre conversation. Tu espérais que monsieur M. tombe dans l'oubli, tel un ami perdu de vue, sans raison certaine. Mais le trou qu'il laisse en toi est celui d'un mort. Tu portes le deuil de sa fiction, fiction qui se dissipe peu à peu vers d'autres cieux. Ne reste plus que la ville. Depuis combien d'années ne l'as-tu pas regardée avec autant d'attention ? Tu vis depuis 6 ans à Saigon (quelques paragraphes à peine, et déjà 6 ans de consommés), tu te mêles discrètement à la foule, aux voix humaines, à cette ville que tu ne nommeras pas et avec qui tu entames une discussion. Elle semble sans fin. La pratique change : tu prends désormais autant de notes écrites que photographiées. Qu'importe le nom de l'outil en main, l'écriture continue. On te donnerait une craie que tu écrirais sur les murs et les tables. Alors avec l'iPad, tout comme les mots avant d'être écrits, les images sont déjà fictions avant même d'être capturées. Tu habites dans une fiction dissimulée, qui jaillit furtivement avant de se dissiper dans la réalité. Tu attends patiemment sur une chaise, le regard à l'affût de la moindre faille où la fiction jaillit...

Tu te confonds avec la ville. Rien de racial dans ta ressemblance. Les années vécues ici diluent ton origine passée. Des gens d'ici tu partages désormais le teint jaune-gris, la peau poisseuse qui transpire la mousson. Ça y est, tu commences à passer inaperçu. Tu sembles d'ici, tu as la même façon de

t'installer sur le trottoir, les mêmes mouvements de mâchoire, le même maniement de baguettes, de cure-dent, la même façon nonchalante de tenir l'iPhone en mangeant... seul ton léger accent te trahit. Il suffit que tu passes commande et la ville soupçonne aussitôt que tu n'es toujours pas d'ici... Selon les jours la ville t'aborde en anglais ou en vietnamien. Est-ce l'appréciation de la ville qui change, ou bien les traits de ton visage sont-ils mouvants ? L'idée d'être d'identité mouvante te séduit, et conforte le sentiment tenace d'être devenu apatride. Tu es le point d'interrogation qui passe dans les yeux du passant puis disparaît dans la foule, sans réponse. Tu te remets à parler français à la ville. Parfois tu lui lances un «bonjour», accompagné d'un hochement de tête. Elle te répond rarement...

Tu t'éloignes du centre, poses le dernier carton devant une immense fenêtre, au trentième d'un immeuble neuf, vue sur la rivière Nhà Bè. Plus tu avances dans le temps, plus tu te rapproches du ciel. Combien d'étages reste-t-il à monter avant d'arriver ? Tu n'as jamais habité aussi haut. Au début, la proximité avec la vie d'un quartier te manque. Mais tu finis par trouver, dans l'horizon de la ville, plus de matière à écrire. Car ce n'est plus la vue d'une rue, mais d'un quartier qui s'offre à toi. Tu passes du temps à deviner la vie des silhouettes que tu aperçois, dans les rues, à leurs fenêtres, sur leurs motos... Tu regardes l'étendue de la ville tel un dieu baissant la tête sur les hommes. La correspondance avec l'inconnu cesse. L'élan fraternel tourne assez vite au coup de froid. Tu feras des rencontres bien plus décisives par la suite. Monsieur M. peu à peu se referme. Et la ville pénètre le blog. L'usage de la camera s'intensifie. Tu guettes dans l'objectif le moindre geste, prends en photo, filmes, non par désir d'images, mais pour prendre une note, la note d'un instant intérieur où quelque-chose se passe, quand un événement extérieur, aussi futile soit-il, plonge l'être dans une autre dimension. La ville se confie à ceux qui la lisent quotidiennement, sans opportunisme. La ville est la fiction qu'elle porte à son insu, fiction qui donne un sens à l'errance, à l'ennui. Tu ne filmes pas la ville, tu filmes les phrases dans lesquelles elle déambule. L'objectif guette le moindre mot, il saisit - non des images -, mais des notes, des vibrations d'instant intérieurs au cœur d'absences prolongées où plus rien ne passe, si ce n'est l'écriture, nue.

Ta vie est de plus en plus vide, les années continuent de passer sans toi. Devant l'étendue de la ville, tu as oublié la main qui l'écrit, la main de Mathias, prénom si difficile à porter. Jamais su trop pourquoi, rejet idiot pour sa sonorité peut-être. Ici on t'appelle anh, em, chú ou chông. Mais Mathias jamais. Mathias c'est le prénom quitté comme un pays, le corps devenu flux d'écriture depuis ton départ. Mathias existe encore derrière mais sous fond de disparition. Le blog n'est plus seulement lieu mais identité à part entière. L'écriture toujours, derrière, tapi dans l'ombre de la conscience. Photos, vidéos, publication en ligne, tout découle de l'écriture. Les lecteurs aussi commencent à t'appeler Anh. Tu es devenu Anh Mat même dans ton pays natal. Tu laisses la ville te refaire le portrait, un portrait mouvant, n'éprouvant plus de gêne à dévoiler ses traits. L'écriture rapièce peu à peu ton identité fragmentée pour incarner une sorte de moi, un moi moins hypothétique que par le passé. Tous les jours, tu dérives, continues d'avancer. Même quand l'appareil reste dans le sac, il te semble filmer encore : le regard prend des photos, la voix écrit à l'intérieur, elle ne saisit rien. Plus que des phrases mortes avant d'avoir éclos, instants non volés, films à monter dans ta tête. Anh Mat n'existe plus qu'en toi. Et la ville n'existe pas sans lui et son outil pour l'inventer...

Chaque jour, sur un banc, au comptoir, dans le lit, parfois même aux toilettes, durant les heures creuses, heures si précieuses parce qu'ouvertes sur rien, l'écriture te force comme une serrure. Parfois tu n'entends rien pendant des mois entiers. Période riche de sécheresse, terré dans un silence qui a

perdu la voix, tu vis des mois sans parole, sans musique, fenêtres closes, dans l'absence du chant des oiseaux. Dès l'aube, tu subis le bruit de la machine-homme, celle qui tourne, jour et nuit, enlisée dans la boue d'un chantier illimité. Combien de temps pour bâtir la ville de ce livre, combien d'années faudra-t-il pour venir à bout d'un quartier ? L'horizon ressemble à une impasse. Sans conviction, tu cherches dans le cloud des textes abandonnés, tentes de les reconquérir. Mais leur lieu est poussiéreux, vide comme une maison dans laquelle on a habité un temps, avant de partir sur un coup de tête, sans rien laisser derrière, pas une trace, aucun meuble, aucune photo, ni sentiment, ni souvenir. Un jour, on revient par hasard, sans nostalgie aucune. Le frêne centenaire a fini par tomber, les pièces ne sont plus les mêmes, elles semblent plus petites, les mots prononcés, les voix, de la famille, des amis, les mots raturés, les instants de solitude extrême... tout ça n'a jamais existé. On ne reconnaît plus rien, on a oublié depuis longtemps celui qu'on était. Ce n'est plus chez nous. On n'a plus rien à faire ici. Alors on s'en va dériver, dans la ville à venir, on observe ses apparitions, elle débute toujours quelque-chose, elle est succession de commencements, de possibles. Peu importe la vue, la couleur des murs, tu es toi, tout le temps. De toi jamais tu n'arrives à déménager. Tout est fiction. Tu aperçois un reflet dans la vitre, il devient aussitôt personnage. Il y a le fleuve aussi, ses lumières jaunes, vertes, rouges, quelques lampions qui tanguent de sommeil comme un cauchemar. L'enfer est là, dans la moiteur de l'orage qui refuse d'éclater.

Tu te souviens de l'écriture manuscrite, tu te souviens de la sensation au moment même où tu filmes ces phrases. Tu te souviens de la mine du crayon adhérent au papier, jusqu'à parfois trouser la feuille, ce mouvement compulsif, sauvage, écriture à grande vitesse qu'on croirait automatique, rien d'inconscient pourtant, les mots condamnent au sens toute prise de parole, le malentendu est permanent, certes les lettres apparaissent sur la feuille avant même d'être tracées. Mais pourtant, il te semble que les mots écrits, même à grande vitesse, s'échappent d'une voix enfermée dedans, à l'intérieur, qui se retient de parler en société, en famille, même seul, une rétention de silence forcée qui, après des jours sevrée de parole, crache en un jet son cri sur l'image. L'élastique lâche. Un vrai soulagement. Pour quelques heures, prendre une bouffée d'aveux à formuler, filmer pour se vider et ne pas mourir asphyxié des fictions à écrire...

Tu ouvres l'appareil. Tu ne passes jamais dans le cadre. Depuis toujours, l'écriture rature les traits de ton visage, trouble les lettres de ton nom. Aujourd'hui, caméra sur la rue, tu te demandes : « est-ce que je ressemble à ce que j'écris ? ». Tu te gardes jusqu'à maintenant d'exposer ton visage. On l'aperçoit, quelque fois, mais jamais vraiment. D'abord parce que le web ne brise en rien la crainte de te montrer. Et parce que tu refuses à tout prix de te prendre pour ce que tu écris. C'est l'écrit lui-même qui s'adresse à quelqu'un, qui invente l'adresse, une adresse à identité incertaine, silhouette d'une photo tremblée. Tu ne peux incarner l'auteur. Même quand on t'aperçoit, c'est un personnage que tu filmes. La ville va faire apparaître quelque-chose : une posture, une allure dans la lumière, un reflet... Derrière l'objectif, « tu » reste un pronom qui écrit, un personnage errant dans un lieu d'écriture. Pourquoi baisses-tu les yeux quand tu filmes ? Tes mouvements brusques, la camera qui penche, c'est aussi l'allure de ton personnage, ça dévoile peut-être son caractère, sa pudeur... l'objectif est sa vision à lui. Son regard toujours hors cadre avance dans l'image comme dans la phrase, sans savoir où il va, quand il part marcher, sans destination, iPad en main, tu écris à voix haute, montes et publies dans la foulée, tu adresses la chose à l'inconnu qui peu à peu se démultiplie, chiffre, nombre de lectures, 17 vues, 17 regards plongés dans le trou de la serrure, celle de ma porte fermée sur eux...

En quelques paragraphes, l'iPad est déjà vieux de 8 ans. Il t'a fidèlement accompagné jusqu'à aujourd'hui mais il vieillit, et bien plus vite que toi. Tu as écrit avec lui, sur lui, en lui, l'intégralité de votre travail d'écriture. C'est avec lui que tu as créé « les nuits échouées ». Écrits, lectures, photos, vidéos, montages, partages, tout est passé par l'iPad. Aujourd'hui il n'a plus de mémoire, ses gestes sont lents, les réponses aux demandes se font rares, les applications chargent indéfiniment, ou le vieillard s'interrompt brusquement, sans rien sauvegarder. La seule chose que tu peux faire, c'est publier un billet... et encore. La connexion internet est si souvent interrompue que ça devient presque impossible. Tu attends d'être dans un café. Mais même le thé quotidien est une dépense notoire. Tu crains l'écran noir, le deuil de sa lumière. Il pourrait s'arrêter maintenant, à l'instant même où tu écris ces phrases. Tu écris en présence de la mort de tes écrits. Tout disparaîtrait. Sauf « les nuits échouées », ouvertes à qui passe par là. Pas grand monde, une poignée. Et des âmes égarées dans leur recherche Google. Reste la possible présence du lecteur.

L'iPad est ton unique outil de création. Sans lui, tu es démembré. Hier, deux adolescentes se prenaient en photo devant les vitrines de luxe. Leur appareil photo valait bien deux salaires. Tu les as d'ailleurs regardées longtemps, imaginant leur arracher des mains et courir, sans culpabilité, sachant avec certitude que tu en ferais meilleur usage. À cet instant-là, un vol de cette nature te semble presque justifié. Tant qu'à prendre ce risque, mieux vaut voler un pc. Ils sont si légers aujourd'hui, faciles à dissimuler une fois dérobés. Une cliente va aux toilettes laissant là son Macbook air flambant neuf. Ici pas de caméra. Tu es juste à côté de la porte. Dehors il pleut, personne ne te poursuivrait. Pour un outil pareil, tu pourrais trahir la confiance du serveur au polo vert. Vous n'êtes au fond pas si proches. Les priorités intérieures ne sont pas celles de la vie matérielle.

Ainsi tu fais sans outil. Quand tu marches dans la rue, il te semble pourtant que tu écris encore, le regard prend des photos, filme, sans rien saisir. Tu pourrais revenir à l'écriture manuscrite, acheter un cahier, un crayon. Mais sans le geste du rédigé-publié, Anh Mat n'existe plus. Il attend en toi. Même la ville n'existe pas sans lui et son iPad pour la saisir. Il ne reste plus que Mathias, sa vie sèche, sans écriture.